

L'UNIVERSITÉ DOIT REVOIR SA MISSION

En 2017, l'ULg fêtera son bicentenaire. Un anniversaire que l'institution promet ouvert sur la cité, comme un signe de son inscription dans la vie urbaine liégeoise et la preuve qu'elle a définitivement cessé d'être une tour d'ivoire.

PAR JULIE LUONG

Stimulante et insupportable, progressiste et parfois aveugle, critique et consensuelle à la fois : l'université suscite de curieux sentiments d'amour-haine. A Liège au moins autant qu'ailleurs, puisque cette université publique se prévaut d'un pluralisme à la hauteur duquel il faut pouvoir être. Il suffit de se promener dans les couloirs et de tendre l'oreille pour comprendre que beaucoup d'universitaires se livrent aujourd'hui à une autoflagellation en règle : manque d'argent, précarité des carrières, jeux d'influence en pagaille, endogamie intellectuelle...

Et pourtant, que ce soit dans les hautes sphères du rectorat ou dans les bureaux sombres des chercheurs à la petite semaine, on y croit encore. Processus d'autodéfense, diront certains. Urgence à défendre, malgré tout, le savoir contre l'obscurantisme, diront les autres – à l'heure où le monde se complexifie et où toute vérité, à peine formulée, est menacée de sombrer dans les sables mouvants.

Ce que le monde fait aux savoirs

« Nous sommes entrés dans une société de la connaissance, où les citoyens sont de plus en plus experts et critiques envers les savoirs, à juste titre puisque c'est leur vie même – leur santé, leur économie, leur environnement – qui en dépend. La mission de l'université n'est donc plus seulement de comprendre ce que les savoirs font au monde, mais aussi ce que le monde fait aux savoirs. Sinon, nous

sommes des entrepreneurs moraux et nous ne sommes que ça », estime Didier Vrancken, professeur de sociologie et nouveau vice-recteur aux relations internationales de l'ULg.

Une évidence ? Une révolution en vérité pour une institution qui s'est longtemps perçue comme dispensatrice exclusive des connaissances. « Bien sûr, c'est une

manière complètement nouvelle de penser l'université, plus transversale, plus transdisciplinaire et qui suscite encore des réticences chez certains collègues. »

Dans cette optique de perméabilité entre l'université et le citoyen, le sociologue a mis sur pied, en 2013, la première Maison des sciences de l'homme (MSH) en Belgique francophone, inspirée des MSH françaises telles que pensées, dès 1963, par l'historien Fernand Braudel et qui entendaient alors renforcer le positionnement et la légitimité des sciences humaines. « Aujourd'hui, à Liège, l'enjeu est différent. Il s'agit moins de faire communiquer les sciences humaines entre elles que d'avoir une entité ancrée dans la cité, dans le monde associatif, un espace de réflexion et de débats où circulent et s'échangent les savoirs », détaille encore Didier Vrancken.

Loin d'être un « espace d'engagement à la marge », la MSH liégeoise fait pleinement partie d'un développement stratégique autour de la « troisième mission » des universités – celle du service à la société –, les deux premières étant

« Prendre position contre les préjugés induits par les régressions intellectuelles »

est d'autant plus majeur que la mutation profonde de nos modes de vie atteint l'université en son sein même, qu'il s'agisse de la mobilité des chercheurs, de la discontinuité des parcours professionnels et personnels, de la précarisation des emplois qualifiés. « L'université a une responsabilité dans l'accompagnement de ces changements ; il faut repenser les parcours de vie », analyse le vice-recteur.

l'enseignement et la recherche. L'enjeu

Un rempart contre les extrêmes

Avec une attention particulière aux questions de société, d'éthique et de diversité culturelle, l'université de Liège se veut aussi un rempart contre les extrémismes, dans un contexte européen de plus en plus inquiétant. Les récentes incursions de Pegida (le mouvement des patriotes euro-

peens contre l'islamisation de l'Occident) lors de conférences organisées par la MSH donnent la triste preuve de l'urgence du dossier. Car si l'université ne peut plus aujourd'hui se positionner comme une « donneuse de leçon », elle fait encore « le pari que pour apprendre, chercher, travailler et « vivre ensemble », le respect de la diversité et des libertés sont des valeurs essentielles », comme le formule la nouvelle « Charte des valeurs » présentée à l'occasion de la rentrée académique.

« La science a démontré que les races n'existaient pas et, pourtant, il y a encore du racisme. L'histoire a montré que *Les Protocoles des sages de Sion* était un faux antisémite et, pourtant, il est encore édité dans certains pays. C'est inacceptable, commente, pour sa part, Philippe Raxhon, historien à l'ULg. L'université doit prendre position contre les préjugés induits par les régressions intellectuelles. Car la liberté est l'état naturel de l'universitaire. » Un naturel dont il faut espérer qu'il continue de revenir au galop. ♦

DEUX CENTS ANS D'HISTOIRE

Fondée sous la houlette de Guillaume I^{er} d'Orange, l'université de Liège comptait, en 1817, quelque 250 élèves. Aujourd'hui, avec ses 23 000 étudiants, ses 11 facultés et son implantation massive sur le site du Sart Tilman, elle est devenue tentaculaire. Coup d'œil dans le rétro.

PAR JULIE LUONG

Au départ, l'université de Liège, implantée sur le site de l'actuel 20-Août, c'est quatre facultés : médecine, philosophie et lettres, droit et sciences. Les cours se donnent en latin. Les professeurs sont essentiellement allemands, hollandais ou français. Les étudiants sont au nombre précis de 259. Un « tout petit monde » voulu par Guillaume I^{er} d'Orange qui, par souci d'équité avec les trois universités d'Etat qu'il vient de réactiver en Hollande, souhaite alors doter le territoire de trois institutions équivalentes avec la mise sur pied des universités de Louvain, Liège et Gand.

Mais les contingences de l'histoire, très vite, esquissent le destin particulier de Liège puisque 1817 est aussi l'année de

fondation de Cockerill, empire sidérurgique et charbonnier qui modifiera profondément le paysage local. « Très vite, Liège présente des atouts en lien avec la toute jeune révolution industrielle et met en place un enseignement lié aux sciences métallurgiques et aux mines », explique Philippe Raxhon, professeur d'histoire à l'ULg. L'Ecole des mines, qui voit le jour en 1825, vaudra rapidement à Liège une réputation internationale.

Une université au service de l'industrie

Le tournant décisif advient dans les années 1870-1880, au moment de la deuxième révolution industrielle : celle de la chimie, de l'électricité et bientôt du pétrole. « Cette révolution s'accompagne d'une nouvelle manière de travailler dans des laboratoires. Elle va se matérialiser dans l'espace avec la fondation de différents instituts au sein de la ville », poursuit Philippe Raxhon.

À l'initiative du recteur Louis Trasenster, huit instituts sont créés et disséminés sur le territoire urbain entre 1881 et 1890. L'Institut de botanique et l'Institut pharmaceutique au Jardin botanique ; les instituts d'anatomie, de physiologie et de zoologie en Outremeuse ; l'Institut d'astrophysique à Cointe ; l'Institut de chimie et l'Institut électro-technique dans le périmètre originel de l'université. Dès 1880, l'hôpital de Bavière devient par ailleurs hôpital universitaire.

23 000 étudiants
126 nationalités
3 300 diplômés par an
1 300 conventions de recherche
4 400 publications scientifiques par an
Plus de 70 spin-offs en activité

« C'est la Belle Epoque et, pour l'université, c'est une époque bénie ! Elle gagne en réputation, mouvement qui sera renforcé par l'Exposition universelle de Liège, en 1905. Mais cet élan sera brisé par la Première Guerre mondiale. L'université est saccagée, occupée, pillée. C'est aussi une cassure intellectuelle, car elle avait jusqu'alors de nombreuses collaborations avec des savants allemands », raconte Philippe Raxhon.

Dans l'entre-deux-guerres, l'institution se redresse grâce à des fonds étrangers, issus de la Commission for Relief in Belgium, organisation internationale à prédominance américaine qui aida la Belgique pendant la guerre, et dota ensuite le secteur belge de l'enseignement de quelque 100 millions de dollars. En 1924, l'université acquiert le domaine de l'ancienne abbaye du Val-Benoît où elle implante sa faculté des sciences appliquées. Symboliquement, ce sont les noces de la science et de l'industrie que l'on célèbre. « Malgré les coups durs, l'université

s'est toujours raccrochée au wagon rythmé de l'évolution des sciences et des techniques», souligne Philippe Raxhon.

Le rêve d'un campus à l'américaine

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'université de Liège se découvre de nouvelles ambitions et, dès 1954, le recteur Marcel Dubuisson nourrit un rêve : celui de la reconstruction totale sur un seul site, sur le modèle du « campus à l'américaine » qui a séduit nombre d'universitaires liégeois ayant fait le voyage outre-Atlantique. Le Sart Tilman, massif forestier miraculeusement préservé de l'industrialisation, est rapidement choisi. En 1962, un premier tronçon de route interne est construit.

Entouré de jeunes architectes tels que Charles Vandenhove, André Jacquain ou Roger Bastin, l'architecte Claude Strebelle met sur pied un projet moderniste des plus ambitieux. Mais à cause de problèmes de financement et de la décision d'intégrer l'hôpital universitaire au site, les travaux – qui devaient initialement durer dix ans – traînent en longueur. Dès les années 1970, des entreprises privées commencent pourtant à s'installer, posant les premiers jalons du Science Park.

« Pendant longtemps, le savoir-faire universitaire est venu consolider l'industrie. Mais avec la crise des *seventies*, l'université essaie de dégager de nouvelles pistes industrielles. Aujourd'hui,

4850 membres du personnel

11 facultés

3 sites : Liège (centre et Sart Tilman), Arlon et Gembloux

c'est elle qui montre la voie et c'est le secteur industriel qui suit. Le rôle de l'uni-

versité est donc plus important qu'au XIX^e siècle. Il est faux de croire que son heure de gloire est passée : là où l'industrie lourde a disparu, l'université est essentielle pour soutenir l'économie », estime Philippe Raxhon.

A cause ou grâce au ralentissement des travaux, une faculté – celle de philosophie et lettres – demeure pourtant enclavée dans la vallée. En 1989, il est décidé qu'elle y restera, aux côtés de l'administration et du rectorat : dans un contexte de crise urbaine et d'appauvrissement de l'hypercentre, la décision semble salutaire pour Liège, sa vie culturelle, commerçante, festive. L'ironie étant qu'aujourd'hui, d'aucuns rêvent d'un grand « retour au centre », pour des raisons évidentes de mobilité mais aussi parce que le Sart Tilman, isolé dans son vert domaine, se trouve coupé de la cité avec laquelle l'université clame vouloir renforcer ses liens. Et que cette discontinuité territoriale n'est pas sans entraver l'attractivité de l'ULg à l'international. « L'étudiant et la ville, c'est un ménage », résume Philippe Raxhon. Un ménage peut-être fatigué de faire chambre à part... ♦

ALBERT CORHAY « SANS L'UNIVERSITÉ, LIÈGE NE SERAIT PAS UNE GRANDE VILLE »

Pour le recteur Albert Corhay, l'ULg se doit, plus que toute autre université en Belgique francophone, de participer à la revalorisation économique de sa région.

ENTRETIEN : JULIE LUONG

Lors de la récente rentrée académique, vous avez présenté une nouvelle charte des valeurs pour l'ULg : dans quelle optique ?

Nous avons voulu insister sur la troisième mission de l'université. Son lien avec la société et le rôle de moteur économique qu'elle doit jouer. Nous avons aussi voulu mettre en valeur les parcours des individus, qu'ils soient membres du personnel ou étudiants. Aujourd'hui, avec le décret « Paysage », les étudiants ont plus de liberté pour composer leur parcours. C'est notamment le sens des statuts d'étudiant-artiste, d'étudiant-entrepreneur ou d'étudiant-sportif dont a bénéficié notre championne olympique Nafissatou Thiam. Nous faisons en sorte que nos étudiants soient proches de la société extérieure. Plus que d'autres universités, Liège est fondamentalement ancrée dans sa ville.

Ce pas vers la cité est-il aisé à faire ?

Certains universitaires ont encore du mal à sortir de leur tour d'ivoire. Mais aujourd'hui, le décret « Paysage » exige déjà que les universités travaillent avec les hautes écoles. Ce sont deux mondes qui ne parlent pas nécessairement la même langue. Il faut avancer pas à pas. Mais nous n'allons pas y perdre notre

spécificité, au contraire. C'est aussi comme ça qu'on parviendra à mieux orienter les étudiants pour éviter qu'ils se retrouvent à un moment donné dans un cul-de-sac, dans un parcours qui ne leur convient pas. C'est pourquoi j'ai demandé aux facultés d'identifier les domaines de recherche et d'enseignement

prioritaires. Nous devons offrir des diplômes qui permettent aux jeunes d'être directement actifs sur le marché du travail : pour cela, les facultés doivent travailler ensemble. Il y a toujours des tours d'ivoire, mais aujourd'hui nous construisons des passerelles entre les donjons.

Votre identité pluraliste est-elle un atout dans cette métamorphose ?

C'est à double tranchant. C'est un avantage parce que nous travaillons ensemble, quelles que soient nos convictions. Mais c'est un inconvénient parce que nous sommes une université vraiment publique, ce qui dans le chef de certains signifie qu'elle n'est à personne. Le sentiment d'appartenance est beaucoup plus difficile à construire que lorsqu'on peut le faire autour d'une affiliation philosophique.

Publique, cela renvoie aussi à service public ?

Oui. Aujourd'hui, nous devons à la fois être excellents au niveau de l'enseignement et de la recherche, mais aussi être au service de la région. Nous sommes, en incluant le CHU, le plus gros employeur de la province. Il faut faire profiter le territoire de cette excellence. Nous devons faire en sorte que les savoirs soient utiles à la société. C'est facile à comprendre pour un ingénieur, un médecin ou un vétérinaire. Ça l'est beaucoup moins pour le germaniste ou le romaniste – et pourtant, c'est aussi le cas. Nous générons de la valeur pour la société, pas seulement de l'emploi.

Pourquoi ce lien avec le territoire est-il plus important à Liège ?

Liège est une ville avec une industrie en déclin, qui cherche de nouvelles voies de développement. Les mines, la sidérurgie ou la FN étaient des poumons de la ville. Aujourd'hui, c'est l'université qui est un de ces poumons. Sans l'université, Liège ne serait pas une grande ville. ♦